



"ECRAN ECLAIR"
LA CHRONIQUE CINEMA DE BERNARD MEDIONI

Bonjour, Romane aux intuitions miraculeuses et bonjour à vous, auditeurs d'une attention méticuleuse. En pleine *Affaire de famille*, les **Guignebont** contractaient le virus de l'individualisme, tandis qu'une mystérieuse toxine pousse au sacrifice des hordes d'individus, dans *Phénomènes*, à l'étude depuis trois jours.



Partie de Central Park, une irrépressible épidémie de suicides déferle sur New York avant de gagner la Philadelphie puis le nord-est des Etats-Unis. S'engage alors pour un professeur de sciences placide mais lucide, sa délicate épouse, un collègue de mathématiques et la fille de celui-ci un tumultueux voyage vers des terres réfractaires. Nul ne sait hélas que la promenade de santé ne tardera guère à se métamorphoser en exode brutal, avec marche corsée pour victimes guidées. Aux portes du néant, la fatalité aime à contempler ses futures proies par le trou de sépulcre...

Capable d'exceller, comme en témoigne un *Sixième sens* à l'exigeante épouvante, ou d'excéder, au nom d'une rencontre du troisième type indigente autant qu'ingénue, annoncée par *Signes* interposés, **M. Night Shyamalan** dessine depuis une décennie quelques destinées décollées. Après les défunts récalcitrants et les extra-terrestres conquérants, le cinéaste se penche à présent sur les révoltes de l'environnement, agitant le spectre d'un écosystème soudain friand d'anathème. Disons-le d'emblée, le metteur en scène n'a pas égaré chemin faisant sa délétère dextérité. La réalisation, d'une ardente aisance, réussit en effet à sceller l'union entre majesté et cruauté, au profit d'un style funéraire de noble tenue.

Ajoutons que d'intenses interprètes, tel **Mark Wahlberg**, le geste sûr en pédagogue pédestre mais juste, contribuent à étoffer son appareil. La musique sait quant à elle égrener sa fébrile expressivité sans pour autant confondre éloquence et outrance. De plus, la narration parvient à garder le cap sans jamais fléchir ni s'égarer dans un intimisme oisif ou un didactisme oiseux. A ce propos, le long métrage tire ses principaux atouts de ses quelques séquences d'effroi, dont la glaciale emphase s'accorde judicieusement avec l'implacable métrique. La scène d'ouverture, ponctuée de défenestrations en série, possède ainsi la vigueur requise pour marquer les esprits.

Au demeurant, l'ensemble ruine ses intentions dans un dénouement ahurissant, aussi chétif qu'angélique. Précisons à cet égard que le serpent de mer - une naïveté démesurée - cher au cinéaste refait ici surface. Ses personnages manquent quant à eux de cachet ; plaintifs parfois et souvent pleureurs, ils ont tendance à transformer le meurtrier fléau en lacrymal inexorable. Enfin, l'avertissement délivré tombe à plat, privé de toute densité argumentative.

Sensibles au titre du long métrage, nous avons interrogé deux phénomènes de foire. Commençons par **Lola**, la femme à barbe : "Oui, bonsoir ! Nous voilà en présence d'un récit touffu. Il s'effiloche toutefois in fine, desservi par des révélations postiches. Même son épilogue piquant ne suffira pas à rehausser un sujet négligé." Merci. Et vous **Janoch**, l'homme tambour ?

"(Bruits réitérés de percussions :) Cette histoire tendue de bout en bout ne manque pas d'attrait. Cependant, elle ne saurait entrer en résonance avec le cœur des spectateurs, faute de consistance. Il eût fallu soigner davantage l'écriture pour qu'une simple intrigue à rebonds se métamorphose en trame tam-tam".

Fanatique, frénétique mais famélique, *Phénomènes* recueille un treize et demi sur vingt. Certes, son originalité comme sa sincérité séduisent. Une telle fiction dispense par ailleurs quelques moments avantageux d'angoisse, nourris d'une matérialité altérée. Et de retourner aux origines du fantastique, en poussant le quotidien dans le sens de l'insolite, par l'entremise d'une épingle à cheveux, d'un téléphone portable ou d'une tondeuse. Pour autant, l'ensemble arbore une esthétique routinière et néglige tout pittoresque. Du reste, ses ambitions pédagogiques suffoquent, en l'absence d'une vision plus adulte. Signalons de surcroît que la désespérance ne suffit pas à susciter une prise de conscience. Rien ne sert de mourir, il faut pâtir à point.

A la semaine prochaine ; je vous embrasse.